

LA FIGURE DE L'ESCLAVE DANS L'ŒUVRE DE PATRICK CHAMOISEAU**Elena Sofica Sevastre, PhD Student, "Ștefan cel Mare" University of Suceava**

*Abstract: Patrick Chamoiseau's works take their strength from the Caribbean history and the créole tradition. His novels, similar to most of the Caribbean literature, are inspired of the Caribbean history and its specific mixture of cultures (African, French, Indian, local). Many of the novels of Patrick Chamoiseau have the figure of the slave as a central one, as we can see in *Texaco* and *Biblique des derniers gestes*.*

In our paper, we would like to analyse the evolution of the cultural symbol related to the slave, his place and importance in this author's fiction as symbol for the entire Caribbean literature.

Keywords: Patrick Chamoiseau, identity, Caribbean culture, mixture culture diversity, slavery.

L'histoire marquante de la période esclavagiste a façonné la prose antillaise qui s'est formée à l'entrecroisement des cultures américaines, africaines, asiatiques et européennes. Les Antilles deviennent ainsi, la matrice d'une littérature baroque, une sorte de « laboratoire de métissage¹ » qui a poussé le plus la pensée sur l'hybridité culturelle antillaise.

La prose de Patrick Chamoiseau puise sa force à l'histoire des Caraïbes et de la tradition créole. Ses romans, semblables à la plupart de la littérature caribéenne, sont inspirés par le mélange de ces cultures. Les romans de cet auteur né dans l'île de la Martinique ont la figure de l'esclave comme un pilon central, comme nous pouvons le voir dans les romans *Texaco* et *Bibliques des derniers gestes*. Dans notre travail, nous aimerions analyser l'évolution du symbole culturel lié à ce type de personnage, de même que sa place dans l'œuvre de cet auteur emblématique de toute la littérature caribéenne.

Le post colonialisme rend visible une écriture ancrée dans la culture de l'auteur, car, comme l'affirme Jean- Marc Moura « l'auteur postcolonial a, de façon presque obligée, une conception forte de la littérature dans l'histoire »².

Après la période esclavagiste, la production littéraire antillaise est destinée à réhabiliter l'héritage culturel et à effacer le soupçon d'infamie que les origines serviles pouvaient susciter à propos de l'identité du peuple créole. Ainsi, à part l'Histoire, l'univers de l'imaginaire illustre le mieux les traces de l'esclavage qui constitue la source d'inspiration et le noyau de l'écriture antillaise. Quelles sont les attitudes de ces esclaves-personnages ? Quels sont leurs traits caractéristiques et leurs typologies dominantes ? Tout en considérant l'esclave antillais comme le prototype symbolique d'un peuple, nous essayerons à travers cet article de suivre ses traces marquantes, dès sa terrible naissance jusqu'aux affres de la mort.

Auteur martiniquais francophone militant pour la (re)valorisation de la culture créole, Patrick Chamoiseau met en scène un héros révolté, qui refuse la soumission de la traite ;

¹ Susanne Ghermann, « La traversée du moi dans l'écriture autobiographique francophone » in *Revue de L'Université de Moncton*, vol.27, no.1, Berlin, 2006, p. 77.

² Jean Marc Moura, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, PUF, Paris, 1999, p.43.

l'esclave d'habitation autour duquel l'auteur construit la substance de son message. Les personnages chamoiseaunians sont tous des acteurs-créateurs de l'Histoire et des modèles d'identification pour tout être opprimé.

Les récits chamoiseaunians nous introduisent dans un univers peuplé de gens simples dont les points communs sont la pauvreté, la misère et un héritage ancestral peu glorieux, mais qui sont à la fois, doués d'une « force » innée. Parmi la multitude des personnages tels: les urbanistes, les djobeurs, les békés, des personnages mi-réels, mi-fantastiques, la figure de l'esclave se remarque par sa grandeur et sa force qui naît de sa confrontation permanente avec le monde dans sa quête de la liberté.

L'histoire de début de l'esclave remonte jusqu'aux premiers embarquements des nègres africains sur les bateaux dévoreurs de chair humaine. La traversée du « gouffre-océan » figure la « douloureuse Genèse »³ du personnage dans « la cale négrière ». Il s'agit d'un voyage de transformation, un voyage deshumanisant que la figure prométhéenne du Balthazar Bodule-Jules, le personnage clé du *Biblique des derniers gestes*, remémore sur son lit d'agonie :

« Elle semblait le démantibuler, lui défaire l'esprit, l'anéantir au plus extrême. Son corps disait, cette fois, qu'il y avait eu dans cette cale, une explosion des hommes et une dilatation de leur être semblables à ce qui s'était produit dans le vide de cosmos. Son corps, captif dans cette cale, se souvenait à peine de sa terre africaine. Ses frères, (complices des négriers) l'avaient forcé à tourner sept fois autour du grand arbre de l'oubli, avant de le livrer, avec l'esprit brisé, aux chaloupes irrémédiables du navire mangeur d'hommes. Cette terre africaine avait achevait de s'épuiser en lui à mesure que le navire, quittant la barrière de corail, avait déployé en direction des terres nouvelles le désir de ses voiles. Ses chairs et son esprit s'étaient dissous dans un noir stomacal qui les digérait de seconde en seconde, à la manière d'un dragon sans manman. »⁴

L'arrivée des esclaves enlevés et transportés dans des bateaux sur l'île marque la rupture définitive avec la Terre-Mère, l'Afrique et Noémie Auzas voit dans cette situation un « abandon progressif du schème de l'Afrique au profit de celui de l'île »⁵. Mais la cale a un double symbolisme et à part la tombe, elle figure aussi la matrice car, assistant à l'effacement de la vie antérieure, le personnage aboutit à une « nouvelle conscience », à sa propre renaissance :

[...] Cette conscience fut d'abord une inconcevable douleur, puis un flottement hagard, puis un vouloir-vivre erratique. C'est avec cette nouvelle conscience (cette fraîcheur enfantine vieille une ruine de souvenirs) qu'il s'était éveillée dans ce noir sans passée, dans les crasses aveugles, les râles inhabités, dans la faim animale, la maladie de toutes les maladies, la peur primale sans avenir. Dans ce terrible berceau, tout contre lui, un cadavre inconnu refroidissait éternellement.⁶

Nous assistons à une métamorphose du personnage et dans cette renaissance il trouve sa force pour lutter et pour résister devant la « Malédiction ». L'esclave antillais est le symbole de la survie, de la résistance et du refus d'abdiquer devant les oppressions imposées par les colonisateurs. Balthazar Bodule-Jules est l'avatar de cet esclave et pendant son récit, « le témoignage visionnaire d'une mémoire collective », nous découvrons les nombreuses et diverses formes de résistances :

³ Patrick Chamoiseau, *Bibliques des derniers gestes*, Paris, Gallimard, 2002, p.60

⁴ *op. cit.* 2002, p.61.

⁵ Noémie Auzas, *Chamoiseau ou les voix de Babel. De l'Imaginaire des langues*, Paris, Ed. Imago, 2009, p.100.

⁶ *op.cit.* 2002, pp.63-64.

il était capable de produire d'interminables récits sur les résistances qu'il mit en œuvre dedans les plantations, sabotant les outils, empoisonnant les chevaux et les bœufs de labour, déraillant les chaudières et moulins. Il prétendit s'être fait spécialité de l'incendie des champs juste avant les récoltes, ruinant ainsi bien plus d'un maître esclavagiste. Il prenait aussi un solennel plaisir à raconter comment il devient nègre marron, poursuivi pendant sept nuits par trois dogues sanguinaires qu'il parvint à semer⁷.

Aux yeux de Elena Brândușa Steiciuc, le « vieux guerrier » Balthazar Bodule-Jule est un « patriarche biblique »⁸ dont le credo sur la vie est le résultat des expériences vécues par tout le peuple martiniquais dont il devient le symbole archétypal.

Figures d'esclaves – les combattants de l'Histoire

Dans le riche univers chamoiseaunien, les figures des esclaves foisonnent et le lecteur y découvre toute une variété notable de dénominations pour l'esclave antillais, annonçant une certaine position sociale. De ce fait, dans *Texaco*, le lecteur rencontre toute une société à l'aube de son affranchissement : la conquête de l'En-ville, symbole de la prise de conscience de soi-même. Rappelons ici quelques appellations de ces esclaves enchaînés, travailleurs sur les plantations : des « nègres en-chaînes » ou « nèg-chien », les « nèg-en canne », les « rebelles des premiers temps », les gros-nèg- ; ou les esclaves libres - « liberteux et affranchis »⁹, « la négraille affranchie », les nègres « marrons » qui s'étaient enfuis des plantations des « békés »¹⁰. Tout autant des démultiplications de la conscience collective porteuse d'une seule signification : l'esclave est le symbole de la résistance acharnée, l'héritier d'un mélange des cultures au sein desquelles il s'est forgé une nouvelle identité, à savoir l'identité créole. La souffrance, la dignité et la révolte sont des qualités qu'incarne la figure de cet esclave chamoiseaunien enchaîné ou libre et elles constituent à la fois des repères communs dans leur quête de la liberté et dans la recherche de leur propre identité morale et sociale.

Marie Sophie Laborieux, la narratrice du roman *Texaco* raconte l'histoire d'un tel « nègre- affranchi », son père Esternome. Nous sommes les témoins d'un long récit qui dessine le contour de sa vie, dès sa naissance sur une des plantations esclavagistes, jusqu'aux derniers jours de sa vie. Esternome était fils d'un « homme- guinée », lui aussi un combattant résistant contre l'esclavage: « le papa de mon papa, racontait Marie Sophie Laborieux, était un empoisonneur. Ce n'était pas un métier mais un combat contre l'esclavage sur les habitations »¹¹. Il était un homme de Force qui « savait des choses que l'on ne doit pas savoir. [...] il avait mémoire des merveilles oubliées : Pays d'avant, le Grand Pays, la parole du grand pays, les dieux du grand pays »¹² qui allait trouver ses fins dans l'une de ces lieux d'aliénation et de souffrance qui constituaient les cahots construits par les békés pour terrifier

⁷ *Ibidem*, p.70.

⁸ Elena Brândușa Steiciuc, *Horizons et identité francophones*, Chisinau, Cartier2012, p. 216.

⁹ « Libres parce qu'ils avaient sauvé quelque bitation d'un incendie, sauvé de la noyade un enfant à peau blanche, détacher sans blesser un serpent de la jarretelle d'une vieille békée, parce qu'ils avaient lutté contre des attaques de nègres marrons, des descentes de forbans, bataillé contre angliches et pangnoles, avaient passé leur vie en dévouement sans faille, donné du lait aux enfants des Grandes-cases, mis au monde pour l'esclavage une longue théorie de marmaille, été plus méchants avec les nègres de terre que s'ils en avaient été propriétaires, ou alors plus simplement parce qu'ils avaient à la suite de circonstances heureuses, maîtrisé un métier qui les avaient rendus tellement indispensables qu'ils avaient pu se louer, amasser des pièces cosmopolites, et pu, un bon matin, se racheter. D'autres tenaient cette liberté d'être nés de Libres, ou d'être apparus au monde avec une peau de mulâtre si claire que cela précipitait en angoisse les békés qui les apercevaient en champs d'esclaves ou dans des cases à nègres. Il y avait mille sept cent cinquante douze treize manières, dont rêvaient tous les nègres en case. Les gouverneurs qui en voyaient les effets dans les rapports de police urbaine, cauchemardaient.» cf. Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992, p.90.

¹⁰ Béké –« descendant des premiers colons blancs », définition proposée par Patrick Chamoiseau comme note en bas de page, *op. cit.*, 1992, p. 29.

¹¹ *Ibidem*, p. 49.

¹² *Idem*.

les empoisonneurs. Mais pour l'homme-guinée, le cachot était un lieu souterrain de combat, d'où il continua ses résistances et il « retrouva la parole en plein silence d'une nuit ».

Élevé comme négriillon de la Grande-case, Esternome devient un esclave affranchi après avoir fusillé un « nègre-marron de mauvaise qualité » qui avait tenté de tuer son maître. Suite à ce geste, le béké lui concéda le droit de « libre savane ». Horrifié par les atrocités qui sont augmentées sur la plantation et qui le rendaient déraciné, Esternome décide d'abandonner la « bitation ». Au début de son « errance picaresque »¹³, il rencontre une sorte de quimboiseur, sorcier, « un Mentô » – un mentor, un « homme de Force » qui aura une forte influence pour son destin. Cette rencontre donnera un but aux errances d'Esternome:

de prendre de toute urgence ce que les békés n'avaient pas encore pris : les mornes, le sec du sud, les brumeuses hauteurs, les fonds et les ravines, puis investir ces lieux qu'ils avaient créés mais dont nul n'évaluait l'aptitude à dénouer leur Histoire en nos mille cent histoires.¹⁴

C'était la représentation des « sacrées » villes : « L'En-ville fout' : Saint-Pierre et Fort-Royal », cet espace fortement symbolisé car la force du peuple réside dans le lien à la nature et à la terre. Pour se (re)créer une identité propre et pour aboutir à une conscience de soi-même, les esclaves libres ou « Les nèg-de-terre avaient choisi la terre. La terre pour exister. La terre pour se nourrir. La terre à comprendre, et terre à habiter »¹⁵.

Il y a dans le merveilleux univers chamoiseaunian, un personnage dominant mais jamais dominé qui incarne la force de la liberté intérieure et le symbole de l'identité créole: le Mentô. Figure récurrente dans la prose romanesque de Patrick Chamoiseau, il « n'a jamais souffert du fouette ou du cachot ; à l'heure des fers et de la barre on les oubliait net; les envies méchantes de qui que ce soit ne s'exerçaient jamais contre eux »¹⁶ Pour le peuple créole, dépourvu d'Histoire et de Genèse, le Mentô est le symbole du mythe fondateur, il est le « guide spirituel » selon Radu Petrescu, porteur d'un savoir ancestral et de la Mémoire: « le Mentô préservait nos restes d'humanité. Il était le charbon d'un combat sans héros dont le chaud ne peut se calculer jourd'hui, qu'au toucher des services conçus par les békés en vue de le défolmanter¹⁷ »¹⁸. Chose étonnante, affirmait Esternome de *Texaco*, il était impossible de garder en esclavage une telle Force:

quand un béké détenait un Mentô parmi ses nègres, qu'il veuille ou pas ; avec sel ou sans sel, à l'huile ou au vinaigre, qu'il ait messe ou pas de messe, qu'il soit gentil ou tout méchant, que sa terre soit bonne ou bréhaïne, qu'il soit bien né ou pâtisse d'un ancrage en déveine, au bout du tôt ou quelque part dans le tard, ce béké tombait ruinée.¹⁹

Le Mentô est un personnage hors - monde, un personnage récurrent, le symbole mythique de la « Force » et « de pouvoirs », un des possibles modèles de l'identité antillaise.

Conclusion

Abordant l'écriture chamoiseaunienne, il ne faut pas oublier l'histoire qui est rattachée à cet espace insulaire et qui constitue le moteur engendrant de l'imaginaire de Chamoiseau. Sa vaste œuvre a un lien directeur commun: le souci pour la préservation de la mémoire qui traduit le souci de restaurer une culture profondément traumatisée par la période esclavagiste

¹³ cf. Radu I. Petrescu, « Le Mento et son entour. Notes sur l'espace identitaire dans *Texaco* de Patrick Chamoiseau », in *Philologica Jassyensia*, Iasi, VIII, No.2(16), 2012, p.179-183.

¹⁴ *Op. cit.* 1992, p. 74.

¹⁵ *Ibidem*, p. 109.

¹⁶ *Ibidem*, p. 69.

¹⁷ Défolmanter, mot créole qui signifie « détruire, démolir », cf. Rafael Confiant, *Dictionnaire du créole martiniquais*, <http://www.potomitan.info/dictionnaire>, page consultée en ligne le 24.11.2014.

¹⁸ Patrick Chamoiseau, *Texaco* Paris, Gallimard, 1992, p. 71.

¹⁹ *Ibidem*, p.72.

et de la (re)construire son Histoire. Comment traduire mieux cette époque, sinon en rendant hommage à l'esclave opprimé, tout en transbordant sa figure en pilon central de son œuvre ?

Dans l'univers chamoiseaunian, les esclaves, s victimes d'une non-histoire, d'un non-temps et d'un non-espace, sont des gardiens de la mémoire ancestrale, des symboles et des révélateurs de la résistance culturelle antillaise.

"Note:

Cet article a été financé par le projet «**SOCERT. Société de la connaissance, dynamisme par la recherche**», n° du contrat POSDRU/159/1.5/S/132406, cofinancé par le Fonds Social Européen, par le Programme Opérationnel Sectoriel pour le Développement des Ressources Humaines 2007-2013. **Investir dans les Gens!**"

Bibliographie

Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992.

Patrick Chamoiseau, *Bibliques des derniers gestes*, Paris, Gallimard, 2002.

Auzas, Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel. De l'Imaginaire des langues*, Paris, Ed. Imago, 2009.

Ghermann, Susanne, « La traversée du moi dans l'écriture autobiographique francophone » in

Revue de L'Université de Moncton, vol.27, no.1, Berlin, 2006.

Moura, Jean Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, PUF, Paris, 1999.

Petrescu, Radu I., Le Mento et son entour. Notes sur l'espace identitaire dans *Texaco* de

Patrick Chamoiseau, in *Philologica Jassyensia*, VIII, No.2(16), 2012, p.179-183.

Steiciuc, Elena Brândușa, *Horizons et identité francophones*, Chisinau, Cartier, 2012.

Site : <http://www.potomitan.info/dictionnaire>,